

En rencontrant Antoinette Rouvroy, je cherchais à comprendre comment le *virtuel* pouvait bien mettre en danger l'identité humaine. S'il y avait transformation, n'était-ce pas obligatoirement positif ? Sa pensée m'a étonnée et éclairée.

Interview par Hélène Cordier



Photo © Université de Namur

### Antoinette Rouvroy

Docteur en sciences juridiques de l'*Institut universitaire européen (IUE)*, Antoinette Rouvroy est chercheuse du *FNRS au Centre de Recherche en Information, Droit et Société (CRIDS)* depuis 2008.

# MUTATION, PERMUTATION, TRANSMUTATION...

**Hélène /** Les rapports entre le droit, les technologies et la gouvernamentalité<sup>1</sup> néolibérale te questionnent et sont au cœur du concept de la *gouvernamentalité algorithmique*<sup>2</sup> que tu développes depuis bien longtemps. J'aimerais beaucoup connaître ton avis, Antoinette, et surtout en tant que maman, sur le thème : *Nos enfants, les mutants*.

**Antoinette /** Je suis mal à l'aise de partir de moi. Dans mon travail, je me bats contre ce prisme supposant que tout ce qui est subjectif est lié nécessairement à la spontanéité. Cela proviendrait ainsi d'un état de nature, et, donc par définition, ce ne serait pas contestable. Alors qu'au contraire, pour moi, la subjectivité est le résultat d'une construction sociale. La liberté n'est pas un fait de nature. Nos choix, même les plus personnels, sont tout autant construits que le reste. Je pars donc du principe que l'homme est une construction sociale. Tout cela s'inclut dans une dialectique assez compliquée et le numérique en fait partie. C'est un paradoxe.

**Pourrais-tu nous donner à comprendre ce paradoxe ?**

Le numérique nous promet de pouvoir changer. Dans le monde physique, les enfants se voient assignés une identité fixe par l'état civil, les parents, l'école... Cette identité peut paraître trop rigide car ancrée dans une forme de reconnaissance fixe, surtout à l'adolescence où le jeune cherche à devenir ce qu'il veut, à sentir que tout est possible. C'est ce que promet le numérique. La réalité virtuelle est un espace d'expérimentation où l'on reste relativement immunisé de toute violence physique. Le jeune, en déconstruction et reconstruction d'identité, comprend ce qu'il est en train de faire par le regard d'autrui. Il n'est pas sûr d'exister. Il pense alors pouvoir changer facilement d'identité ou en avoir plusieurs, grâce au virtuel... mais ce n'est pas exact. D'autres types de pouvoirs se mettent en place très vite avec d'autres sortes de normativité. Par exemple, l'utilisation des réseaux sociaux induit une attente d'interactions positives. Chaque *Like* provoque une dose de dopamine<sup>3</sup>. C'est potentiellement un espace d'asservissement comme un espace de liberté. Les règles de normativité à l'œuvre

sont beaucoup moins détectables que celles du monde physique : on ne voit pas les parents, les professeurs... on ne voit pas les normes sociales.

**C'est comme si les règles étaient uniquement implicites ?**

Les règles sont non seulement implicites mais aussi mouvantes. Elles évoluent en continu en fonction des comportements. Et les normes de comportement varient selon les normes des uns et des autres. Ce sont des effets de meute. Les règles émises, une fois pour toutes, sont uniquement dans l'infrastructure du codage qui orientent certains usages. Une normativité technique s'impose : on ne se comporte pas sur *tweeter* de la même manière que sur *Facebook* ou *Snapchat* puisque certains paramètres techniques sont possibles et d'autres pas. Aussi, les hiérarchisations des contenus, c'est-à-dire les algorithmes, varient en fonction de la plateforme sur laquelle nous sommes, les critères sont différents... On est fragile et dépendant du regard et de la subjectivité des autres d'autant plus que les règles ne sont pas connues à l'avance et sont mouvantes. Et s'il n'y a aucune norme fixe, alors, nous ne sommes jamais assez *normaux*. On n'est jamais assez sûr d'avoir fait suffisamment ou correctement. C'est une angoisse terrible, et c'est ce qui génère des comportements addictifs puisqu'il n'y a pas de permanence possible.

**Ce sont de vraies pertes de repères identitaires, non ?**

Oui. D'autant plus que notre époque valorise la spontanéité. Mais comme ce n'est plus assuré par une identité fixe, cette spontanéité provient d'un individu *vide*, en attente d'être nourri par autrui. Nous sommes aspirés et nous contribuons à un dangereux enchaînement. La culture numérique prolongerait, par là, l'état d'adolescence des individus jusqu'au bout de leur vie. Nous sommes dans une économie de la réputation dont les normes ne sont pas fixées à l'avance. Dans le monde du travail comme à l'université, tout est transformé en jeu, en rétributions de points ou de petits cadeaux, en réputations, en signes de reconnaissance qui pourraient

se résumer par la rétribution d'une identité. Elle n'est plus donnée d'office par les parents ou l'état civil... on la gagne dans les interactions. Aujourd'hui, le capitalisme se sert alors de cette fragilité ontologique pour investir des tas de domaines de la vie... comme les relations d'amitié dans les réseaux sociaux. C'est le nombre de *Like* qui va gouverner la popularité et donc quantifier les placements de produits ou publicités. Tout devient sujet à évaluation quantitative. Ça met en œuvre une forme particulière de néolibéralisme qui a ses origines aux Etats-Unis : l'*homo economicus* où tout peut aller sur le marché, les amitiés, les relations amoureuses... Tout devient monnayable.

**Est-ce là, le paradoxe que tu évoquais ?**

Oui ! Cette plasticité paraît émancipatrice, et, en même temps, ça signifie que nous pouvons nous adapter absolument à tout et n'importe quoi puisque nous sommes mutables. Finalement, l'impératif économique s'impose à tout autre valeur, quitte à faire reculer les droits de l'homme. Puisque les hommes peuvent s'adapter, y compris sur le plan génétique, puisqu'ils n'ont pas d'identité fixe, et sont capables de dépassement d'eux-mêmes, les exigences des actionnaires et de la finance deviennent les références primordiales, et donc, le nouvel état de nature. Tout doit être optimisé.

**Ce sont les enfants et adolescents qui se normalisent avec ce système, si je comprends bien.**

Oui ! Sur Snapchat, par exemple, ça va très vite et rien ne reste. Il faut donc faire impression très forte en un minimum de temps. Ce qui pousse à vivre juste pour l'évaluation. La vie physique ne devient que prétexte à montrer son activité et sa présence. Les filtres sur Snapchat subliment le visage ou le corps. Les jeunes cherchent à ressembler aux codes esthétiques de dessins animés. Parfois, les filtres deviennent insuffisants et certains vont jusqu'à transformer leur visage avec la chirurgie esthétique. Ils copient ainsi dans le monde physique, l'idéal numérique. C'est une dérive qui me semble assez effrayante. Il y a un oubli de l'organique. Et quand on oublie le fondamental de la vie, on se coupe de ses besoins primordiaux. Bon, en contrepoint, il y a toutes les manifestations pour la préservation du climat, de l'écologie, avec tous ces jeunes qui se mobilisent. Et ça s'est organisé grâce aux réseaux sociaux qui permettent aussi l'innovation sociale, la réinvention du collectif et d'autres types de mobilisations au service de la terre, de l'humanité... ça donne de l'espoir.

**Mais, parallèlement, des applications faussent les informations et à tout moment, nous risquons la manipulation du réel.**

Effectivement, on peut tout fabriquer. On a toujours eu l'idée qu'une image est fiable à quelque chose qui existe dans le monde, à un référentiel réel d'événements qui ont eu lieu. Aujourd'hui, on a la possibilité de construire des images de synthèse de manière très crédible. On peut donc s'emparer non plus d'une émanation des événements qui ont eu lieu mais d'une création ex nihilo d'une réalité alternative. Et là, on est dans l'impossibilité d'attester la véracité ou la fausseté de ces choses simplement parce que ce ne sont plus des signes signifiants. On ne peut plus interpréter ni mettre à l'épreuve l'adéquation en rapport à ce qui est représenté.

**On a le même processus qu'avec l'identité alors ?**

Oui. On crée des fantasmes, c'est-à-dire des fantômes sans rapport aux choses intégrées dans la réalité. On ne peut plus donner de crédit à ce qu'on voit. Or, on a ce réflexe construit dès la naissance. Ce que le bébé voit est source d'informations pour lui permettre de s'orienter, de créer de l'attachement... C'est intégré à notre condition humaine de faire confiance à l'image, puisque notre apprentissage pour ne pas nous cogner en dépend. Le problème est que la plupart des gens passent par Facebook ou Twitter pour s'informer. De moins en moins de personnes lisent la presse. Et des sites propagent des informations fallacieuses, des *Fake news*, tout en répétant aussi des informations fiables. C'est très problématique. Cela va nous obliger à muter. Nous devons prendre conscience que les informations sur internet, ne sont pas des enregistrements d'une réalité mais bien une création fantasmagorique dont l'auteur est difficilement identifiable. Un journaliste de la RTBF m'expliquait que les titres d'un journal télévisé étaient sélectionnés selon la détection de certains algorithmes pour obtenir un maximum d'audience. Suivant les mots-clés donnés, le flux d'audience peut être prédit. Et comme le financement du journalisme dépend de l'audience...

**Algorithmes, Big data : on en entend parler mais qu'est-ce donc ?**

On utilise les algorithmes parce qu'ils sont nourris de données quantifiables, contrairement au jugement de l'homme qui est biaisé. Les biais font partie de la condition humaine. On a un corps, un point de vue limité à une perception et un champ de vision influencés par des intérêts. On aura tendance à privilégier ceux qui sont d'accord avec lui... Pour se débarrasser de ces biais humains, on fait appel alors aux algorithmes qui sont déclarés comme objectifs. Or, le piège c'est qu'ils ne le sont

pas du tout mais leurs biais sont imperceptibles car ils se fondent dans les réseaux de neurones artificiels<sup>4</sup>. Cela signifie donc qu'il y a des biais des données.

Avant même la récolte de données, une première couche de biais est ancrée dans la réalité sociale: inégalités et injustices. Quand on transpose cette réalité biaisée sous forme de données, cela ne la purge pas de toutes ces inégalités et injustices. Pourtant, on oublie que ces données sont les résultats de rapports de force et de domination qui restent actifs mais impalpables. On ne les questionne plus et c'est identifié comme un état de nature, comme un réel. C'est faux. Des conditions président aux faits réels. Les faits n'ont pas de valeur en soi car ils sont le résultat d'un contexte.

La deuxième couche de biais se situe dans la manière d'enregistrer les données. Tout le monde n'est pas enregistré ou présent de la même façon sur internet. Ceci pose un gros problème à l'intelligence artificielle qui apprend à reconnaître des images en fonction de la quantité de présence sur internet. On s'est rendu compte, par exemple, d'une présence massive d'hommes blancs par rapport à celle de femmes noires ou encore de publicités sur l'écran proposant des emplois avec une rémunération plus intéressante adressées principalement aux hommes. C'est ce qui s'appelle la discrimination algorithmique qui naît juste de ce fait là sans avoir même de volonté de discriminer.

Enfin, la troisième couche concerne les biais dans les algorithmes même. Il y en a une multitude. Ils proviennent essentiellement des concepteurs qui décident de ce qu'il faut optimiser : par exemple, les ventes, la pertinence des résultats chez Google, l'engagement c'est-à-dire le temps que les gens vont vouloir passer sur la plateforme comme chez Facebook... ça conditionne évidemment beaucoup de choses,

- 1 La gouvernementalité est l'ensemble des pouvoirs qui modifient les objets de notre espace structurel, qu'ils soient physiques ou moraux.
- 2 Ce concept de gouvernementalité algorithmique est né de mon intérêt pour les effets produits par la numérisation du monde, sur les modalités de gouvernement. Il s'agit d'un glissement supplémentaire par rapport au mode de gouvernement néolibéral. J'ai voulu décrire ce glissement du gouvernement néolibéral au gouvernement algorithmique.
- 3 La dopamine est une des molécules qui influent directement sur le comportement. Elle active le système de récompense/renforcement et joue un rôle dans la motivation et la prise de risque chez l'Homme.
- 4 Système informatique qui s'inspire du fonctionnement du cerveau humain pour apprendre. L'intelligence artificielle fait partie de ces réseaux.

entre autres, les métriques, c'est-à-dire quel poids on va donner à tel type de données, comme la hiérarchisation des résultats chez Google.

Les biais d'apprentissage sont des programmes algorithmiques capables de se réviser eux-mêmes pour apprendre à mieux connaître des choses. Le problème n'est pas en soi mais bien parce que ces programmes apprennent des choses en vue d'optimiser, d'avoir une solution idéale. On va donc tester plusieurs démarches qui aboutissent à différents résultats mais, pour optimiser, on ne va retenir que celle qui aboutit à une solution univoque, rejetant ce qui pourrait contredire ce résultat.

**C'est un appauvrissement effrayant!**

Oui. C'est un biais que l'on appelle de la fraude scientifique. Dans les programmes algorithmiques, on ne vise pas à produire de la vérité mais bien de l'optimisation. Le résultat n'est jamais vrai. Il est juste optimal par rapport à ce qu'un acteur, peut-être Google, Facebook, un gouvernement ou un employeur veut optimiser. L'algorithme est bien au service d'un intérêt pour maximiser les chances d'arriver au plus vite et en dépensant le moins d'argent possible à un résultat qui est favorable au donneur d'ordre. Donc ce n'est pas objectif, c'est un instrument d'accaparement des possibilités, c'est donc bien un instrument de prédation.

**Que veux-tu dire par là?**

Quand Google hiérarchise les résultats de recherche, reste visible uniquement ce que les algorithmes ont prévu. Et tout ce qui est invisible n'est pas accessible directement. Cela gouverne notre manière de penser et structure le champ de notre perception. Nous sommes dans un énorme problème démocratique. Nous perdons l'espace médiatique commun pour que chacun ait sa petite réalité séparée des autres. Comment mettre en commun, si on ne sait pas ce que voient les autres? Au journal télévisé, tout le monde regarde le même écran et écoute le même contenu. On pourra mettre en commun des sujets, peut-être biaisés, mais on pourra discuter de la même information. Mais si chacun reste dans sa réalité tout cela n'est plus possible. On assiste ainsi à la disparition d'un espace public cohérent.

**Comment faire?**

Le principe de l'interprétation est de relier des signes, des signifiants à leurs signifiés grâce à une mise en contexte. Or, il y a une perte de référence des contenus en ligne qui circulent et qui ne transportent pas avec eux les marques de leur construction. Les règles de circulation de l'information sont particulières et très différentes de celles

du monde physique. Les adolescents et les enfants doivent en être instruits. Apprendre le codage est inutile mais démystifier ces algorithmes et permettre de comprendre la grille de lecture d'une information est extrêmement important. Nous devons pouvoir revenir au contexte référentiel, à la source de l'information. L'intelligence artificielle est bloquée à ce niveau là. Elle décontextualise. Si on dit: *Germaine frappa un homme avec son parapluie*, il est impossible de savoir pour une intelligence artificielle, si Germaine a frappé un homme qui possède un parapluie ou si le parapluie a servi d'arme à Germaine. L'intelligence artificielle ne peut pas relier le sens au mot.

**Germaine  
frappa  
un homme  
avec son  
parapluie**

**Et l'être humain doit-il encore créer du sens?**

Le sens émerge dans l'après-coup. C'est plus tard que nous comprenons ce qui nous fait agir, notre motivation. Le fait de rendre compte permet de devenir *sujet*. Interpréter, c'est transformer. La signification n'est ni dans la matérialité, ni dans les données numériques. La signification, l'interprétation ou la causalité relèvent de l'entendement, de la compréhension. Ce n'est jamais immanent. Et c'est précisément ça qui est nié par cette sorte de passion pour l'intelligence artificielle, pour le numérique... L'idéologie technique tend à dire que nous n'avons plus besoin de toutes ces significations car elles seraient déjà dans le monde et dans les données. Nous n'aurons plus besoin de ce surplus de symbolisations. Or c'est déjà orienté et ce n'est qu'une optimisation d'un état de fait avec tous les biais, ses rapports de domination, l'impact insoutenable au niveau écologique... et ça se résume à ne rien changer du tout dans le monde finalement.

Si on dit *les êtres humains sont des mutants et doivent rester des mutants*, cela signifie que l'on va devoir s'adapter à un monde que l'on refuse à faire changer. C'est de la soumission. Giorgio Agamben affirme dans son livre *Qu'est-ce que le commandement?* que dans la société technique qui est la nôtre, commander c'est la même chose qu'obéir; on croit commander en appuyant sur des boutons mais en fait, on obéit à tout un système technique et à un système capitaliste qui a généré toute cette infrastructure technique qui nous enjoint d'appuyer, prétendant commander à la machine alors que c'est la machine qui nous commande. Plus on commande, plus on obéit. Et tu te sens très libre.

**Finalement, le monde du numérique semble inimaginable?**

Oui. Ça exproprie notre capacité d'imaginer. C'est comme si on vivait dans un univers sans trou. Ça nous gave. On n'a plus rien à combler. Et cela évacue notre besoin de symbolisation.

Tout ce que j'ai dit peut paraître réactionnaire et technophobe. Pourtant, j'invite à s'intéresser au système que le monde numérique génère. Car ce qui est vécu comme un état de nature participe à toute une fabrication. Nous rendre compte par exemple que ce qu'on voit chacun sur internet n'est pas ce que voit notre voisin et que cette présélection d'informations n'est pas forcément dans notre intérêt. On sert des plateformes, on sert les algorithmes.

Pour conclure, voici une notion importante. Le sens, la signification ne peut pas venir du numérique. Cela implique qu'il doit être construit en dehors, par la discussion. Il n'y a pas d'analyse qui peut sortir toute faite des réseaux... L'esprit critique est purement humain et pour que cela soit, cela nécessite de l'espace public. Cela ne signifie pas réagir en temps réel à ce que l'on reçoit sur la toile, partager ses émotions... L'esprit critique nécessite l'exposition physique par la prise de parole publique. Redonner une voix aux expériences du monde physique, de la vie réelle, concrète, c'est permettre de reprendre consistance dans ce monde de flux. C'est aussi permettre de reconstruire une subjectivité... |